

## La maldonne des gravelures

Pierre Popovic

---

Numéro 82 (1), 1997

Robert Gravel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25397ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Popovic, P. (1997). La maldonne des gravelures. *Jeu*, (82), 91–93.

Robert  
Gravel

## La maldonne des gravelures

**D**es dizaines d'images qui me viennent à l'esprit lorsque je pense à Robert Gravel, l'une se détache aujourd'hui particulièrement, pour la cause probable que son caractère comique et spectaculaire vient calmer le pincement au cœur que je ne puis m'empêcher de ressentir au souvenir de sa disparition soudaine. La scène a lieu il y a une vingtaine d'années, à la fin des années soixante-dix. La Ligue Nationale d'Improvisation était en tournée de l'autre côté de la grande mare, en Belgique profonde, quelque part du côté de Namur. Région charmante assurément, mais un fort brin conservatrice, et où le catholicisme, dans l'enseignement notamment, avait gardé de solides bastions. Il y avait déjà belle lurette que les comédiens s'escrimaient sur la patinoire de jeu, et l'affaire ne levait mie. C'était un « après-midi scolaire », selon la terminologie pédagogique, ce qui revient à dire que le public était composé pour l'essentiel d'élèves du secondaire, radieux d'échapper à l'ennui de leurs cours ordinaires,





*Durocher le milliardaire, de  
Robert Gravel (NTE, 1991).  
Photo : Mario Viboux.*

mais dont une partie seulement éprouvait à l'endroit du théâtre des sentiments amènes. Le problème cependant n'était pas vraiment du côté de ce public captif. Il était à la fois dans le décor, une grande salle de lycée où l'on devait à l'ordinaire faire de la gymnastique ailée, et dans l'atmosphère générale. Il suffisait de laisser courir le regard de l'aire de jeu vers les rangées de spectateurs pour prendre conscience d'un divorce épistémologique troublant : les chandails de hockey et les corps déliés des comédiens contrastaient singulièrement avec les uniformes des jeunes filles et des jeunes gens, encadrés par un personnel passablement raide et austère où maintes tenues de bonnes sœurs côtoyaient des deux-pièces-cravates et des cols de prêtres. Ce différend des postures et des vêtements expliquait pourquoi les plongés dans l'imaginaire que s'autorisaient les improvisateurs dans l'arène avaient grand mal à se frayer un chemin jusqu'au cœur, aux sens et à l'esprit de leur public. L'improvisation en cours évoluait dans l'agreste. Il était question de veau, de vache, de cochon, de couvée et de blés couchés dans les prés, et de toutes sortes de choses qui s'enlisaient dans la glaise de l'indifférence unanime. C'est alors que Robert Gravel entra en scène, lourd, immense, mesuré, étrange, et laissant tomber :

– Bon, il faut organiser l'orgie...

Et de joindre le geste à la parole, de destiner la vache à tel poulet, de lancer une par-touze incestueuse dans la couvée, d'orchestrer très rationnellement la géométrie d'un kamasutra farfelu où plumes et poils convolaient en noces inattendues et consternantes. Le réveil du public fut instantané. Ce fut comme le frémissement d'une vague nerveuse qui s'élança d'un coup, monta en crescendo, avec des petits cris étonnés et interloqués (on se repassait la réplique, on montrait du doigt, on regardait les profs d'un œil jaugeur, on mimait la vache ou le poulet), puis qui frétille en éclats isolés, et



parfois qui reprenait soudain au bout d'une rangée ou rebondissait encore çà et là au milieu d'une gerbe de têtes agglutinées, animées par quelque rire étouffé. Un vent d'espièglerie, de malice, de jeune liberté venait de passer là, comme une main amie dans la chevelure qu'elle dénoue.

Cette intervention, il en fut, bien sûr, pour la juger vulgaire (à commencer par le *staff* des enseignants du lycée), graveleuse, pour la considérer comme une simple graveleuse. Je ne crois pas me tromper en disant que ce jugement expéditif et superficiel a aussi été souvent porté sur le travail que Robert Gravel accomplit en tant que comédien, metteur en scène ou dramaturge. Des spectacles comme *Il n'y a plus rien*, *Durocher le milliardaire* ou *Thérèse, Tom et Simon* par exemple ont parfois suscité

des réserves en raison de répliques ou de pièces de jeu jugées indécrites. Quand tel était le cas, il y avait mal-donne. Je pense au contraire qu'il n'y a jamais eu la moindre vulgarité dans tout le travail de Gravel, de quelque côté qu'on l'aborde. La vulgarité est une grossièreté gratuite, sans but autre que de tirer un genre ou une œuvre vers le bas, de l'abaisser dans le trivial. Or, les graveleuses de Gravel étaient tout autre chose que cela, y compris dans l'exemple du match de la LNI précité. L'organisation de l'orgie – d'une gestuelle d'ailleurs toute rhétorique – avait complètement modifié la situation de base du spectacle et transformé les relations entre comédiens, élèves-spectateurs et professeurs-encadreurs. Non exempte de liens avec la tradition rabelaisienne du théâtre (et même du théâtre scolaire – il suffit de songer aux prouesses des basochards), l'intervention avait fait apparaître les conflits latents de cette institution si confortable qu'est « le théâtre des après-midi scolaires ». Le moyen était peut-être un peu gros, mais il était à la mesure de l'épaisse et froide inertie de ladite institution. En ce sens, on peut y voir l'un des traits cardinaux de la philosophie du théâtre de Robert Gravel, particulièrement de celle qu'il mit en œuvre au Nouveau Théâtre Expérimental. Quelle qu'ait été l'arme ludique et es-

thétique utilisée : pastiche, parodie, mixtion des genres et des pratiques, rupture des pactes de réception ordinaires du théâtre, jeu carnavalesque, convocations intertextuelles ou intergestuelles intempêtes, accumulation jubilatoire de paralogismes, le but visé a toujours été de faire du spectacle un analyseur de situation (et, pour commencer, de sa propre situation de spectacle joué de telle manière, en tel lieu et en tel moment), en sorte que les contradictions larvaires et tues inhérentes à tel discours, telle idéologie, telle pratique culturelle ou sociale, viennent à la surface, soient exhibées et deviennent par la suite susceptibles de connaître un véritable dépassement. En perdant Robert Gravel, le théâtre n'a pas seulement perdu un auteur/metteur en scène/comédien de talent, il a aussi perdu l'un de ses meilleurs regards critiques. ■

*Il n'y a plus rien*, de

Robert Gravel (NTE, 1993).

Photo : Mario Viboux.

